somme, un rappel superficiel d'informations connues depuis longtemps, insuffisamment analysées, non confrontées avec les découvertes et travaux réalisés depuis vingt ou trente ans en Chine, en Inde, en Iran, en Arabie et sur les côtes de l'Afrique.

Après la route des épices, celle de la soie. Connue depuis des millénaires en Chine, et d'abord monopole impérial, la soie y devint commune vers le 6e siècle av. J.-C. L'empire achéménide qui, à l'est, jouxta le Turkestan chinois, ne semble pas avoir marqué d'intérêt particulier pour ce produit et n'utilisa pas, son réseau de voies royales à sa commercialisation. C'est un peu plus tard que la soie se répandit en Asie Centrale et ne fut connue des Romains, par l'intermédiaire des Parthes, que dans le courant du 1er siècle avant notre ère. Sogdiens et Syriens établis en Orient jouèrent dans son commerce et sa manufacture un rôle important. J. Desanges modère cependant la notion de route commerciale de la soie à laquelle il préfère l'idée de « plusieurs itinéraires inégalement fréquentés selon les circonstances et selon les époques, et sans doute rarement parcourus de bout en bout par une seule équipe de marchands » (p. 119).

La voie de mer contribua notablement à l'acheminement vers l'Occident de la soie, que l'on embarquait à Barbaricum (delta de l'Indus) et à Barygasa, à l'embouchure de la Narbada. Plus tard, le commerce de la soie tomba aux mains des Sassanides. Justinien tenta d'abord d'en casser les prix au détriment de son trésor, puis essaya, par une alliance avec les Axoumites et les Yéménites, de détourner de Perse le trafic de la soie en lui faisant utiliser la route maritime des épices. Mais « les marchands perses, sans doute avertis et bénéficiant de solides réseaux de relations dans les comptoirs indiens, raflèrent toutes les soies disponibles » (p. 112). D'autres tentatives furent faites du côté des Sogdiens du Tarim : pas plus que l'introduction du ver à soie à Byzance, ces initiatives ne parvinrent à amoindrir durablement la position de la Perse dans le commerce des soieries.

Comme pour le commerce des épices, la route de la soie se perd, dans cet ouvrage, à la veille de l'Islam pour ne réapparaître qu'au 13e siècle. Encore n'y est-elle décrite qu'à travers les témoignages des voyageurs européens : vision pittoresque et souvent documentée mais trop connue, d'une part, et négligeant totalement, d'autre part, les données de l'histoire locale des pays traversés. Comment, par exemple, passer sous silence l'histoire de l'Iran sud, du golfe Arabo-Persique et l'émergence du royaume d'Ormuz entre le 11e et le 15e siècle, alors que des travaux considérables ont été réalisés sur le sujet par des chercheurs français depuis plus de vingt ans ?

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Muḥammad ʿAbd al-Qādir BĀFAQĪH, *Fī l-ʿArabiyya al-saʿīda. Dirāsāt tārīḫiyya qaṣīra.* Ṣanʿā', Markaz al-Dirāsāt wa-l-Buḥūṯ al-yamanī, 1987 m. / 1408 h. 13,5 × 19,5 cm, 183 p.

L'un des problèmes majeurs auxquels est confronté l'enseignement de l'histoire de l'Arabie du Sud préislamique dans les universités du Yémen est le nombre restreint d'ouvrages en langue arabe. Depuis une quinzaine d'années, Muḥammad Bāfaqīh, savant sud-yéménite, docteur d'État, s'emploie à combler cette lacune. On lui doit notamment l'important *Ta'rīḫ al-Yaman al-qadīm,*

BCAI 7 (1991) Bāfaqīh (M.ʿA.): Fī l-ʿArabiyya al-saʿīda. Dirāsāt tārīḫiyya qaṣīra, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le Caire, 1973, qui jetait les fondements d'une nouvelle chronologie des Ier-IIIe siècles de l'ère chrétienne, et un manuel d'épigraphie sudarabique, publié en collaboration avec A.F.L. Beeston, M.A. al-Ġūl et Christian Robin, *Muḫtārāt min al-nuqūš al-yamaniyya al-qadīma*, Tunis, 1985.

Le Centre yéménite d'études et de recherches (Ṣanʿā') publie aujourd'hui un recueil de 11 articles qui aborde des sujets très divers. Ce sont : « Arabes du Nord et Arabes du Sud »; « Le titre royal ḥimyarite »; « Les banu Gurat et les banu Ḏarāniḥ entre Saba' et Ḥimyar »; « Les Yaz'anides et la succession des événements qui ont mené à la chute du pouvoir abyssin à la veille de l'islam »; « Le royaume de Nizār et la province d'al-Baḥrayn »; « al-Hamdānī et les Maṯāmina »; « Les ennuis de ʿAdī b. Wadāʿ, étude d'un poème de la ǧāhiliyya »; « Les ḥanīfs arabes avant l'islam, fondement d'un cadre historique. »

Dans un style très direct qui s'apparente à celui du conférencier, l'auteur esquisse chaque fois un état de la question, fondé sur les inscriptions sudarabiques qu'il maîtrise parfaitement ou sur les sources manuscrites, et propose de nouvelles hypothèses, avec un appareil de notes limité à l'essentiel. Plusieurs des questions traitées mériteraient discussion, mais il semble préférable de renvoyer ce débat aux publications spécialisées.

Certains articles avaient été publiés précédemment, dans des revues confidentielles il est vrai; il aurait été souhaitable néanmoins que l'auteur en donne la référence. Quant aux renvois bibliographiques en langues européennes, ils ne sont pas toujours bien traités, comme souvent dans les publications du Proche-Orient. Malgré ces défauts mineurs, l'ouvrage, qui ouvre de nouvelles voies à la recherche, apprendra beaucoup à ses lecteurs, étudiants ou chercheurs confirmés.

Christian Robin
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

The History of al-Ṭabarī. An Annotated Translation, E. Yarshater ed. Albany, State University of New York Press, 1988. 9 volumes parus.

Après quelques péripéties, un ambitieux projet de traduction, en anglais, du *Ta'rīḫ* de Ṭabarī fut accueilli par la collection Bibliotheca Persica, des Presses de l'université de l'État de New York. Prenant pour référence la monumentale édition dirigée par M.J. de Goeje, les responsables de l'entreprise ont décidé de diviser le texte de Ṭabarī en 38 parties, tâchant de donner à chaque morceau un minimum de cohérence, afin qu'on puisse le considérer de façon relativement indépendante. Les volumes parus sont organisés de la même manière. Une assez brève introduction présente les événements relatés dans le volume et les sources qu'a utilisées Ṭabarī. Le texte traduit est accompagné d'un important apparat critique : choix de traduction, éclaircissements de sens, identifications de sources, reconnaissances de situations, de personnages, de lieux, lorsque ceux-ci ne sont qu'allusivement évoqués, appels à la bibliographie quand l'événement en question a fait l'objet de travaux. Présentée avec un pareil soin, la traduction n'est pas seulement utile aux historiens non arabisants, mais aussi aux arabisants qui utilisent souvent Ṭabarī. Sans avoir à entrer dans le détail de la fabrication du *Ta'rīḫ*, ces arabisants trouveront là de quoi enrichir leurs références et comment les relier entre elles.

BCAI 7 (1991) Bāfaqīh (M.ʿA.): Fī l-ʿArabiyya al-saʿīda. Dirāsāt tārīḫiyya qaṣīra, recensé par Chr. Robin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net